

LE FILET

DE NAZARÉ, il ne voulait retenir, l'aïeul, que les cartes postales qu'il avait conservées, du temps où des bœufs tiraient sur la plage les barques qui repassaient la barre à leur retour. La plage était, sinon, mis à part les baigneurs et leurs tentes, occupée par les filets qui séchaient et qu'on ravaudait. Autre souvenir, les chemises et les pantalons de laine imperméables, nous en avons une armoire pleine, et de toutes les tailles. Pour les supporter, il nous fallait des sous-vêtements épais. Plus personne n'en porte, il n'y a plus de barque traditionnelle, ni de filets sur la plage. Ça a commencé quand son lapin est mort. Il s'appelait Felicidade. Les bœufs ont disparu en même temps que lui, ils ont été remplacés par des tracteurs. Puis ç'a été le tour de barques, des pêcheurs et des filets. Nazaré, ce n'est plus qu'un rendez-vous de surfeurs, la faute à la fameuse vague, on la descend tout schuss, en traçant son sillage, un sillage rectiligne, une honte. Les curieux s'agglutinent en haut de la falaise.

Comme si ça ne suffisait pas, les tracteurs à la place des bœufs, on ramassait les conscrits et les réservistes pour les envoyer en Afrique. L'aïeul voulait être professeur de français. Il était venu passer une licence de lettres en France, et pourquoi pas de portugais, il y a connu ma mère, décroché la nationalité française. Pas question de revenir au pays, même pour le faire connaître à sa femme, avant la Révolution des œillets. Après... La boutique de souvenirs de ses parents n'avait pas vraiment changé, la construction du port avait transformé la vie des pêcheurs. C'est là que mon grand-père a récupéré toutes les cartes postales qu'il a pu, le bisaïeul était heureux de s'en défaire à si bon prix, il ne voulait pas qu'on les lui donne, mon grand-père, il voulait tout régler rubis sur l'ongle, si la vieillesse est un naufrage, l'enfance est un sabordage dont il entendait payer le prix.

Nos épouses se sont résignées. Le portugais à la maison, le français à l'école et dans la rue. Tout sabir est exclu. Un mot étranger n'est admis que lorsqu'il est entré dans les dictionnaires de langue. Au collège, on n'apprend chez nous que des idiomes que l'on ne parle pas dans la vie quotidienne. L'anglais pour la forme, une seconde langue s'il faut. Une langue ancienne, puisqu'on ne peut en étudier deux. Nous connaissons les classiques portugais et français, je chéris les humanités, et prends plaisir à lire les auteurs dans le texte, il en pousse un comme moi dans la famille à chaque génération. Quand j'ai vu comment on les enseignait, je n'ai pas voulu me prêter à ce vilain jeu. Je suis intendant dans un lycée plutôt bien coté. La lecture régulière des instructions officielles me pousse à ralentir la marche de l'Histoire autant que je le puis. On n'arrête pas une vague scélérate.

Elle ne m'affecte pas vraiment. J'ai toujours vécu dans un état de stress mou qui ne m'empêche pas de dormir.

Syndiqué à la tendance majoritaire du syndicat majoritaire, une sorte de service minimum — *Caesari Caesaris* — je ne vote pas, mes parents non plus

depuis qu'ils ont vu comment on pouvait s'essuyer allègrement les pieds sur le résultat d'un référendum en passant par des parlements dont les membres n'avaient pas été élus pour contrarier la volonté populaire. Le Traité de Constitution était baptisé pour l'occasion Traité de Lisbonne, passez muscade. Sous la Quatrième, le peuple souverain avait voté à gauche pour avoir Mendès-France et des pourparlers avec des militants qui ne demandaient que les mêmes droits pour tous, ils ont eu Mollet, Lacoste, les pouvoirs spéciaux, et le départ des conscrits durant six ans. Des parents dans ma belle-famille dont les enfants avenir été de la revue avaient depuis boudé les urnes. Mollet s'est dégonflé devant quelques tomates pourries, alors qu'il aurait pu tout simplement faire remarquer que ce n'était pas au métropolitain de donner aux plus irréductibles les moyens de leur politique, qu'on pouvait supprimer tous les sursis dans trois départements et se contenter de fournir le matériel nécessaire. On pouvait aussi envoyer des volontaires, s'il s'en trouvait. Et des mercenaires, s'il fallait, que les enragés accepteraient de payer sur place.

Je veux bien agir pour le bien commun, pourvu que cela ne m'empêche pas de ravauder mes filets. J'ai pris un certain temps à reconnaître ma nature de ravaudeur. Mon grand-père ignorait qu'il en était un. Il devait être contagieux. Je le suis moi-même.

Je payais paresseusement de ma personne jusqu'au jour où... Nous étions un bon nombre de filets troués à défiler, dont la plupart devaient rester troués. Comme je fais partie de l'administration, je ne suis pas censé participer à ce genre de drôlerie. Je dois veiller entre autres à répartir les sommes qu'on veut bien nous allouer... Quand on en est à mégoter sur l'usage des imprimantes... Je préfère aider ceux qui partent à la retraite à figoler leurs dossiers.

Je n'avais pas vu, avant ma quatrième manifestation, le moindre rapport entre les filets à ravauder et nos revendications. Je me suis aperçu que le filet national ne pouvait être ravaudé, ses trous étaient d'un trop bon rapport pour ceux qui jugent que ce que touchent les salariés représente un intolérable manque à gagner.

Si l'on ne veut pas trop se faire remarquer, faut payer son écot. J'ai accepté de m'enrôler dans plusieurs associations plus sérieuses qu'un syndicat, un parti, ou certains groupes marginaux. J'ai retenu des stoïciens la différence entre ce qui ne dépend pas de nous, et ce qui dépend de nous. Les mauvais procédés ou les bons procédés de nos prochains, cela ne dépend pas de nous. On se porte mieux en ignorant les premiers. Je ne juge personne, cela ne sert à rien. Je m'efforce juste de faire le moins de dégâts possible. Sans le savoir, nous avons tous des péniches de clown. Ce n'est pas facile de trouver sa vraie peinture. On ne peut y arriver que d'une façon, en réparant ses filets. Les importuns qui ne songent qu'à agrandir leurs péniches pour écraser le plus de pieds possibles, fussent-ils de bonne compagnie, j'ouvre mon parapluie. Ce n'est pas mon affaire, à chacun son filet.

Je n'en ai jamais parlé à personne de ces filets, même pas en famille, je me suis insidieusement appliqué à inviter mes proches à ravauder les leurs. Là où

les malaises ordinaires, les frustrations réelles, parfois imaginaires engendrent des conflits plus ou moins déclarés, je m'efforce de pratiquer quelques réglages. Les moins rétifs, ça va de soi, les plus rétifs préfèrent se rabattre sur la tapisserie de Pénélope. Ce n'est pas pour faire patienter des prétendants qu'ils la défont régulièrement, c'est pour retarder les inévitables retrouvailles avec eux-mêmes et avec le monde, qui en mènent d'aucuns aux petites-maisons. Surtout s'il n'y a rien à voir. On peuple son absence d'une armée de fantômes. Pénélope était censée tisser le linceul de Laerte, son beau-père. Les intéressés tissent leur propre linceul. On comprend qu'ils le défassent régulièrement. Ma cadette tisse son linceul pour ne pas avoir à ravauder ses filets. Ses aînés ont fini par disposer d'un filet en bon état de marche. Je sens que le plus âgé, ça ne lui convient pas vraiment, il préférerait godiller entre les portes du non-dit. La surprise du chef : on ne peut plus s'emmener en bateau. Ma moitié, ses sentiments l'avaient prise au dépourvu. Elle ne pouvait, elle non plus, revenir là-dessus. Elle ravaude ses filets comme moi-même.

Les manifestations syndicales ou conviviales m'ont révélé que les ravaudeurs et les brodeurs représentent une exception. Le monde est surtout peuplé de petits mouchoirs.

Les torts et les griefs constituent leur pain quotidien, avec leur lot de coups fourrés, autant de manifestations marginales d'une convivialité puérile et honnête, comme les invitations à partager un repas, les randonnées à pied ou à vélo, les sorties en canoë. Les petits mouchoirs traînent, accroché à leur dos comme un poisson d'avril, leur rouleau de PQ. C'est ce que d'aucuns appellent le cahier des charges. Tu me torches, je te torche, les bons comptes font en principe les bons amis. Quand on n'est pas affecté de handicaps congénitaux, il est inutile de charger la mule. Quelques nocifs ne s'en privent pas. Les rubriques de faits divers rapportent leurs exploits.

Chez mes beaux-parents, la déesse Éris avait sa place à table et ses couverts. Quand ils viennent chez moi, ils cherchent des yeux l'absente. Quand nous allons chez eux, nous nous contentons de ne pas participer aux numéros de claquettes dont ils ont fait leur ordinaire. Sommée d'y participer comme jadis, mon épouse s'est contentée de lâcher deux vers du *Bateau Ivre* :

*Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.*

La famille n'appréciait pas de se voir clouée nue à des poteaux de couleur.

Tisser son linceul, c'est un moindre mal. Il n'est pas impossible que Pénélope ait été assez douée pour y mettre de plus en plus d'elle-même. Mis à part un porcher, le massacre des prétendants, et un vieux chien qui ne supporte pas la joie de reconnaître son maître, on ne sait pas grand chose des retrouvailles. D'après d'aucuns, Ulysse a eu le temps de lui coller un lardon avant de repartir, et n'est revenu que pour se faire zigouiller par un autre de ses gamins, poussé en graine, qu'il aurait eu de Circé. Le parricide ne savait pas

ce qu'il faisait. Il ramène Pénélope chez sa propre mère. Il y a d'autres versions. La mythologie, c'est la collection Harlequin en mieux. Les auditeurs des aèdes ne se contentaient pas de maigres canevas. Comme pour le Talmud, on reste ouvert à toutes les suggestions. Les douces saccades de Pénélope, ils s'en foutent les aèdes.

Ma cadette constitue une exception, elle n'a jamais voulu le défaire, son suaire. Tous les événements de sa vie s'y sont collés comme les aiguilles qui tombent à l'aimant de la couturière. Amants, mari, enfants, intimes et connaissances s'y sont collés sans en compromettre le fond. Qui regarde le paysage autour de la Joconde ? Seuls les spécialistes pourraient relever la disparition ou l'ajout d'une broussaille. J'ai senti l'aimant, j'aurais pu résister, au risque de déséquilibrer l'ensemble, rien que pour voir comment elle se débrouillerait sans, je me suis laissé faire, une simple pichenette, ça ne m'a amusé qu'un instant de la voir se sentir un peu mal sans savoir pourquoi. Girard parle des tourbillons de désir mimétique autour des personnes apparemment trop autonomes. La moindre des politesses, c'est d'afficher une crainte raisonnable des impondérables. On peut se voir enseveli du jour au lendemain sous des montagnes de merde. On peut également s'arranger pour que ce ne soit pas la sienne. Si tu demandes aux autres de l'écoper, disait l'aïeul, ils le feront à contre-cœur et si mal qu'il faudra t'y coller ; la merde sèche, accumulée en strates, il faut y aller à coups de pioche.

Ravaudeurs et brodeurs, il ne faut négliger ni la taille du filet, ni la finesse de l'exécution. C'est plus facile de réparer un filet au bout d'un manche, lorsqu'on ne compte ne ramasser que de petits crustacés, des labres et des concombres de mer. Les tisseurs de linceuls, cela peut aller de la broderie de Bayeux, qui fait soixante-dix mètres — les sujets se succèdent, ce qui dispense l'intéressé de s'attarder sur chaque détail — à des compositions plus modestes, mais soigneusement travaillées. Nous exerçons un pouvoir d'attraction auquel il est difficile de résister. Les ravaudeurs sont plus modestes que les brodeurs, ils se contentent d'entretenir leurs filets et d'être ce qu'ils sont, les brodeurs, on sent le piédestal même quand les sujets affichent la plus grande modestie. On n'a pas besoin de se la péter pour être quelque chose. Nous ne sentons pas la nécessité de donner continuellement des signes de vie.

L'on est petit mouchoir par vocation ou par défaut. Certains de ceux qui le sont par vocation veulent participer à la marche du monde, et nourrissent l'illusion de pouvoir l'infléchir. Inutile de leur parler du sort de la plupart des révolutions. Après Mirabeau, Danton et Robespierre, Bonaparte ne songe qu'à exporter les Lumières avec sa grande armée. Les marins de Kronstadt qui ne soutenaient que les revendications des ouvriers de Leningrad se font écraser par l'armée rouge de Trotsky. Kessel s'est déshonoré en disant pis que pendre de l'anarchiste Makhno qui avait entretemps sauvé la mise aux troupes bolchéviques. De grands écrivains sont parfois saisis par la débauche. On devrait étudier dans les classes l'*Ode à Staline* d'Aragon. Les vellétés d'indépendance des pays satellites ont été balayées par la Patrie du Socialisme

quand le monde se croyait divisé en deux blocs. Derrière chaque révolutionnaire se cache un dictateur flanqué d'une culotte de peau. Ma cadette a fini par s'enticher grave d'un être de cette espèce qui n'a pas su comment il devait le prendre quand je lui ai parlé des deux âniers du *Don Quichotte* de Cervantes. Ces deux âniers savaient braire aussi bien que leurs ânes. Les baudets se font la malle. Leurs maîtres ne voient d'autre moyen de les récupérer que de courir la campagne en brayant tout ce qu'ils savent, et se retrouvent régulièrement nez à nez. Les ânes, va savoir ce qu'ils sont devenus. Le coup des âniers, c'est le moindre mal. Il vaut mieux éviter les Deux minutes de Haine imaginées par Orwell. On ne trouve qu'un Grand Frère dans son *1984*. Il y avait un peu plus de deux milliards d'habitants sur notre globe quand Orwell est mort. Nous approchons les huit milliards. Il est normal que les Grands Frères se multiplient, qui nous invitent à afficher notre solidarité avec des humiliés et des offensés de plus en plus nombreux en dressant des piloris à tous les coins de rue.

Le coquin de ma cadette me fait remarquer, pas sot, que je m'accroche à une poignée de références. Je le félicite de ne s'accrocher à aucune, ou d'en avoir assez pour toujours trouver une liane qui pendouille.

Mais il m'invite à m'interroger sur les miennes. Les évidences personnelles nous aveuglent. Il faudra me résigner à chercher mon chemin à tâtons. Jusqu'ici, cela ne m'a pas trop mal réussi.



René Biberfeld - 2022